AU SECOURS DES VICTIMES DU CONFLIT DU NIGÉRIA

Durant le mois dernier, l'action de secours du CICR au Nigéria et dans la province qui a fait sécession (Biafra) s'est poursuivie [1], *comme on le constatera par les indications qui suivent, établies à fin septembre 1968* [2].

SECOURS AU BIAFRA

La famine s'aggrave de jour en jour au Biafra, par suite de l'afflux des réfugiés en provenance d'Aba ou d'autres localités tombées entre les mains des forces fédérales. On estime que des milliers de personnes meurent chaque jour au Biafra, notamment dans les nombreux camps de réfugiés où sévit la maladie kwashiorkor, due au manque de protéines et à la malnutrition.

Au cours des mois de juillet et août, les démarches de M. A. Lindt, commissaire général du CICR, et les efforts diplomatiques n'ont pas réussi à convaincre les parties d'accepter un corridor terrestre ou fluvial, et un corridor aérien de jour. Cela n'a pas empêché le Comité international de la Croix-Rouge de poursuivre une action concrète. Pendant tout le mois d'août, avec la tolérance tacite du gouvernement de Lagos,

---

[1] Voir *Revue internationale*, septembre 1968.

[2] *Hors-texte.* — Un enfant biafrais, dans un centre de transit du CICR, près de Umuahia.

Fuyant les zones de combats, des réfugiés arrivent à un centre de transit et de ravitaillement du CICR.

Au centre de la Croix-Rouge, à Uturu, un délégué-médecin du CICR soigne un blessé.

Distribution de secours aux réfugiés.

un avion suisse DC-6B de la compagnie Balair, affrété par le CICR, a effectué 31 vols, transportant 231 tonnes de vivres, médicaments, essence, etc., de Santa Isabel vers le Biafra, ainsi que des équipes médicales, techniques, administratives du CICR et d'autres Croix-Rouges nationales.

Vers la fin du mois d'août, les Croix-Rouges norvégienne, danoise, suédoise, finlandaise et néerlandaise décidèrent de mettre, chacune, à la disposition du CICR, un avion destiné à transporter des vivres et médicaments de Santa Isabel au Biafra. Le CICR disposait ainsi de 6 avions: un DC-6A, 3 DC-6B, un DC-7C, un Hercules C-130. Il décida de monter l'opération INALWA (International Airlift West Africa), prévoyant des vols de jour pendant dix jours avec prolongation possible. Un accord intervint à cet effet entre M. Lindt et le général Gowon, chef de l'armée fédérale nigérienne.

Voici le texte du communiqué conjoint publié, le 3 septembre, à Lagos:

Le chef du gouvernement militaire fédéral et commandant en chef des forces armées a reçu ce matin M. Lindt, coordinateur du CICR pour les opérations de secours au Nigéria, afin d'étudier les mesures à prendre pour permettre d'accélérer la livraison de secours aux populations des régions éprouvées par le conflit. Il était accompagné de l'ambassadeur de Suisse au Nigéria, M. Fritz Real. Il a été convenu, par mesure d'urgence et pour une durée de dix jours, que le CICR peut transporter directement des secours de Fernando Poo à une piste d'aviation située dans la région d'Uli/Ihiala, de jour, c'est-à-dire entre 8 heures du matin et 5 heures de l'après-midi. Ces vols pourront s'effectuer à partir du jeudi 5 septembre 1968. Il a été cependant reconnu que de tels vols de secours d'urgence seront insuffisants, face à la quantité de secours requis et que des transports par des corridors fluviaux ou terrestres sont indispensables. C'est pourquoi le CICR usera immédiatement de son influence et prendra des mesures pour rendre possible l'acheminement de vivres et d'autres secours par un corridor terrestre allant d'Enugu vers le sud, en passant par Awgu, et/ou d'autres cheminements à convenir de part et d'autre. M. Lindt a donné au commandant en chef l'assurance que le CICR continuera de coopérer avec le Gouvernement fédéral en ce qui concerne les opérations de secours du CICR au Nigéria, et il a expliqué que le CICR n'avait jamais eu l'intention d'apporter des secours dans le pays sous escorte armée, car cela serait contraire aux principes de la Croix-Rouge.

Toutefois, le gouvernement de Lagos posait comme condition que les avions du CICR atterrissent à Uli, aéroport que les Biafrais utilisent également à des fins militaires. Cette condition fut refusée par les Biafrais, car une neutralisation d'Uli aurait empêché le réapprovisionnement

militaire. Les autorités biafraises offraient le nouvel aéroport d'Obilagu, achevé à la fin août. De nouvelles difficultés ayant surgi, l'accord s'est révélé inapplicable. Le CICR a alors décidé d'intensifier les vols nocturnes. Six, sept et même parfois neuf vols furent effectués chaque nuit. Cependant, vers le 12 septembre, par suite de l'avance des troupes fédérales, le front de combat se rapprocha dangereusement des deux aéroports d'Uli et Obilagu. M. K. H. Jaggi, chef de la délégation du CICR au Biafra, décida d'annuler les vols pour les nuits du 14 au 15 septembre et du 15 au 16 septembre. Les vols ont repris le 16 septembre. Depuis le début de l'opération INALWA, le 3 septembre, jusqu'à fin septembre, malgré les difficultés météorologiques (saison des pluies), 75 vols ont transporté 660 tonnes de secours et 97 passagers de Santa Isabel au Biafra. Il en est résulté un accroissement substantiel de la quantité de secours acheminés aux populations civiles affamées du Biafra. Cependant, M. Jaggi pense qu'il faudrait au moins cinq fois cette quantité pour soulager la famine. Seule l'ouverture d'un corridor terrestre rendrait un tel ravitaillement possible.

Au nombre des Organisations qui apportent leur appui à l'action du CICR, il convient de citer le Fonds des Nations Unies pour l'Enfance (UNICEF) qui, depuis le début du conflit, a mis à la disposition du Comité des vivres et des médicaments en quantité considérable et l'a également assuré d'un important appui financier. En outre, l'UNICEF a chargé plus de 5 000 tonnes de secours à bord d'un paquebot qui a quitté les Etats-Unis au début septembre à destination de Lagos.

D'autres organisations humanitaires telles que Caritas, Conseil œcuménique des Eglises, acheminent des secours au Biafra à partir de l'île de Sao Tomé; la Croix-Rouge française fait de même à partir de Libreville.

ÉTAT DES SECOURS

Les secours stockés en territoire fédéral se montent actuellement à près de 7 000 tonnes, dont 4 000 à Lagos et 3 000 réparties dans les dépôts avancés de Bénin-Agbor, d'Enugu et de Calabar. 9 000 tonnes supplémentaires sont annoncées à Lagos dans la première quinzaine d'octobre. Pour transporter cette marchandise de Lagos aux dépôts avancés, ainsi que pour la distribuer à la population, la délégation du CICR en territoire fédéral dispose de deux avions DC-4, d'un hélicoptère affrété par l'UNICEF, de deux caboteurs de 500 tonnes chacun (qui assurent une liaison de Lagos à Calabar), d'un cargo de 700 tonnes, de 113 camions et de 87 autres véhicules.

En ce qui concerne le ravitaillement du territoire biafrais, le Comité dispose de 3 300 tonnes stockées dans les dépôts de Santa Isabel, 500 tonnes supplémentaires sont attendues incessamment et 1 800 tonnes sont encore annoncées dans la première quinzaine d'octobre. Outre ses six avions basés à Santa Isabel, le CICR dispose, en territoire biafrais, de camions pour le transport et la distribution des secours, ainsi que d'ambulances et de véhicules légers.

Le CICR cherche d'ores et déjà activement à se procurer plusieurs milliers de tonnes de secours indispensables à la poursuite de son action au Nigéria/Biafra.

* * *

ACTIVITÉ DES DÉLÉGATIONS

Pour faire face à la situation, le CICR a mobilisé des équipes de secours des deux côtés du front et établi trois bases opérationnelles: Lagos en territoire fédéral, Umuahia en territoire biafrais et l'aéroport de Santa Isabel, dans l'île espagnole de Fernando Poo, comme base de départ des six avions de la Croix-Rouge chargés d'acheminer chaque nuit des secours à la population civile en zone sous contrôle biafrais.

Ainsi, 240 personnes, réparties en équipes de la Croix-Rouge, sont installées en territoire fédéral. Ces équipes se composent de médecins, de personnel social et de personnel technique nécessaire aux tâches de transport et de distribution, 85 personnes, par ailleurs, également subdivisées en équipes de la Croix-Rouge, sont d'ores et déjà au travail en territoire biafrais. Les équipes se composent de médecins, de personnel chirurgical, de spécialistes en matière d'alimentation, de même que de personnel de distribution et de transport. De nouvelles équipes de nutritionistes sont attendues de Suède (Kwashiorkor teams). Tout ce personnel travaille en étroite collaboration avec, d'une part, le personnel de la Croix-Rouge du Nigéria et, d'autre part, le personnel sanitaire biafrais.

A Santa Isabel, 130 personnes sont sur place dont une cinquantaine de spécialistes des transports aériens qui organisent et coordonnent l'acheminement des secours d'urgence par air à destination du territoire biafrais.

ÉVACUATION DE RESSORTISSANTS ÉTRANGERS

Dans le cadre de ses activités traditionnelles, le CICR prête assistance à un nombre croissant de ressortissants étrangers quittant le territoire sous contrôle des autorités biafraises. En septembre, le CICR a organisé l'évacuation et transporté plus de cinq cents ressortissants de pays tiers à Santa Isabel, île de Fernando Poo, et à Douala, au Cameroun.

Avant d'avoir mis sur pied, à la demande des intéressés, ces opérations, le CICR s'est assuré de l'accord des autorités biafraises et du Gouvernement militaire fédéral de Lagos, compte tenu du survol d'une portion de son territoire. Par ailleurs, le Comité avait préalablement reçu pour ces personnes une demande d'assistance de leurs Gouvernements respectifs. Plusieurs d'entre elles faisaient déjà l'objet de recherches de l'Agence centrale de recherches, à Genève.

Depuis le 13 septembre, les avions du CICR ne rentraient donc pas à vide. Ainsi, par exemple, après avoir transporté des secours au Biafra, ils ont évacué du Biafra sur Santa Isabel 40 ressortissants indiens et 106 ressortissants britanniques, entre le 13 et le 18 septembre.

Dans la nuit du 19 au 20 septembre, 81 ressortissants (18 femmes, 2 hommes et 61 enfants) de Grande-Bretagne, de France et d'Allemagne, ramenés par un vol spécial de la Croix-Rouge de retour de Santa Isabel, ont transité en Suisse avant de regagner leurs pays respectifs.

* * *

En résumé, disons que si l'accord annoncé le 3 septembre ne put se réaliser, du moins le CICR a-t-il intensifié dès cette date ses vols de nuit au moyen de six avions fournis principalement par les Croix-Rouges scandinaves. Mais, presque à chaque vol, ils essuyaient des tirs de la DCA. Et il n'est pas défendu, en passant, de saluer le courage de leurs pilotes. Sur le trajet de retour, les avions évacuent des civils, ressortissants étrangers.

A fin septembre, la situation se présentait comme suit: réfugiés à assister au Nigéria, en territoire reconquis: 1 million; Biafra: 3 millions. Personnel du CICR sur place 500 personnes, dont 150 au Biafra. Vivres stockés, 3 800 tonnes au Nigéria, 3 000 tonnes à Fernando Poo; en route, sur 16 bateaux, 10 000 tonnes. Distribuées par le CICR, en septembre: 1 500 tonnes au Nigéria et 1 300 tonnes au Biafra. Les avions du CICR ont effectué depuis le mois d'avril 193 vols de secours au Biafra, dont 146 du 3 au 30 septembre 1968. L'effort s'est accéléré encore puisque durant la nuit du 30 septembre au 1er octobre, 103 tonnes de secours ont été transportées au Biafra.

Aucune action de secours, depuis la seconde guerre mondiale, n'a causé au CICR autant de difficultés, n'a exigé de lui autant d'efforts.

* * *

Après cet exposé des faits, nous reproduisons de larges passages de deux articles écrits par M. François Mazure, de l'Agence France-Presse, qui s'est rendu au Biafra en septembre 1968. Ils témoignent de la nécessité absolue d'assurer une aide, et des tâches multiples et dangereuses que doivent accomplir ceux qui, sous le drapeau de la Croix-Rouge, s'efforcent par tous les moyens d'apporter un secours.

Les secours de la Croix-Rouge au Biafra. — Depuis plus d'une heure, la Land Rover du CICR cahote sur la piste de terre rouge. Fondrières, descentes à pic, montées abruptes. Le véhicule patine, s'arrête, repart. Le chauffeur biafrais fait hurler les vitesses. Destination: le camp de réfugiés de Nkporo à 50 km au Nord-Est d'Umuahia, la capitale actuelle du Biafra et à 20 km du front. A côté du chauffeur le délégué de la Croix-Rouge regarde défiler les arbres de la forêt. Il travaille régulièrement pour le CICR à Genève et, depuis trois semaines, il dirige la distribution de l'aide de la Croix-Rouge internationale dans la province d'Umuahia: 70 camps de 50 à 60 000 réfugiés.

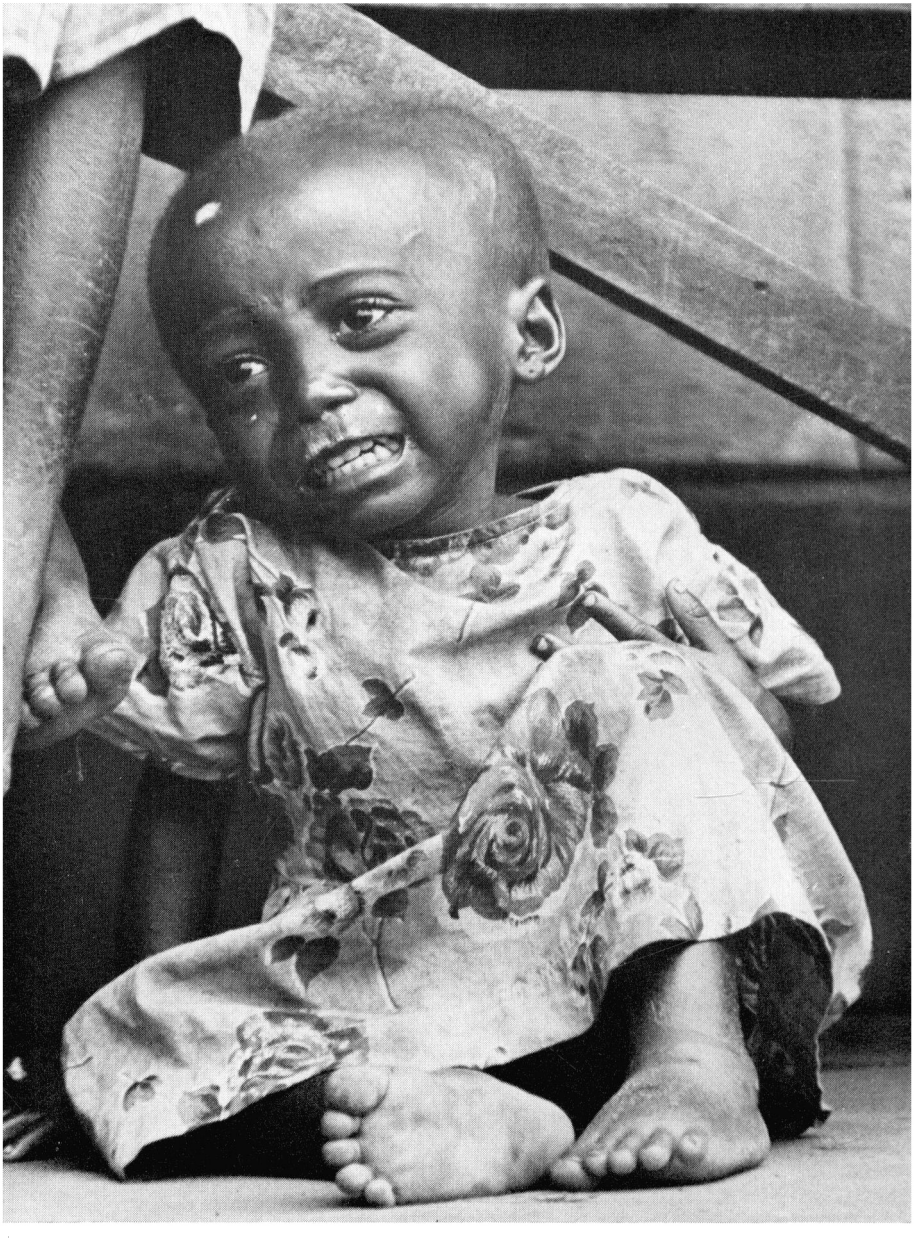
Dans la jeep cahotante Roland Troillet feuillette ses dossiers: Nkporo: trois camps de réfugiés bien structurés et huit villages subordonnés encore mal organisés. Estimation de la Croix-Rouge biafraise: de 7 à 8000 personnes en tout. Des chiffres dansent dans sa tête: un sac de stockfish (poisson séché et salé très riche en protéines) pour 400 personnes en une semaine... j'ai 25 sacs dans le camion qui nous suit. Au retour, je pourrai m'arrêter au camp d'Okwoko et leur donner les cinq sacs qui resteront. Pour le lait, ce sera juste...

La Land Rover, peinte en blanc et frappée d'une grande croix rouge sur chaque portière, arrive dans un village. Il faut s'arrêter pour attendre le vieux camion de la Croix-Rouge biafraise qui suit en transportant les vivres et qu'on a perdu de vue. Les villageois sortent de leurs petites maisons en torchis et s'approchent, maigres et souriants.

Le camion arrive. Redémarrage pour Nkporo, qui est encore à 12 km. En arrivant à Nkporo, un tourbillon de gosses en guenilles submerge en piaillant la Land Rover. Les petits réfugiés reconnaissent le véhicule, qui est déjà venu leur apporter de la nourriture la semaine dernière. Des buissons de petites mains maigres se tendent vers Troillet dès qu'il ouvre la portière. Il se fraie un chemin jusqu'au directeur du camp qui l'attend sur le perron, une liasse de documents à la main.

20 sacs de stockfish, 8 gros sacs de lait en poudre qui ressemblent à des sacs de ciment et 14 sacs de sel sont déchargés du camion. Signatures,

AU SECOURS DES VICTIMES DU CONFLIT DU NIGERIA

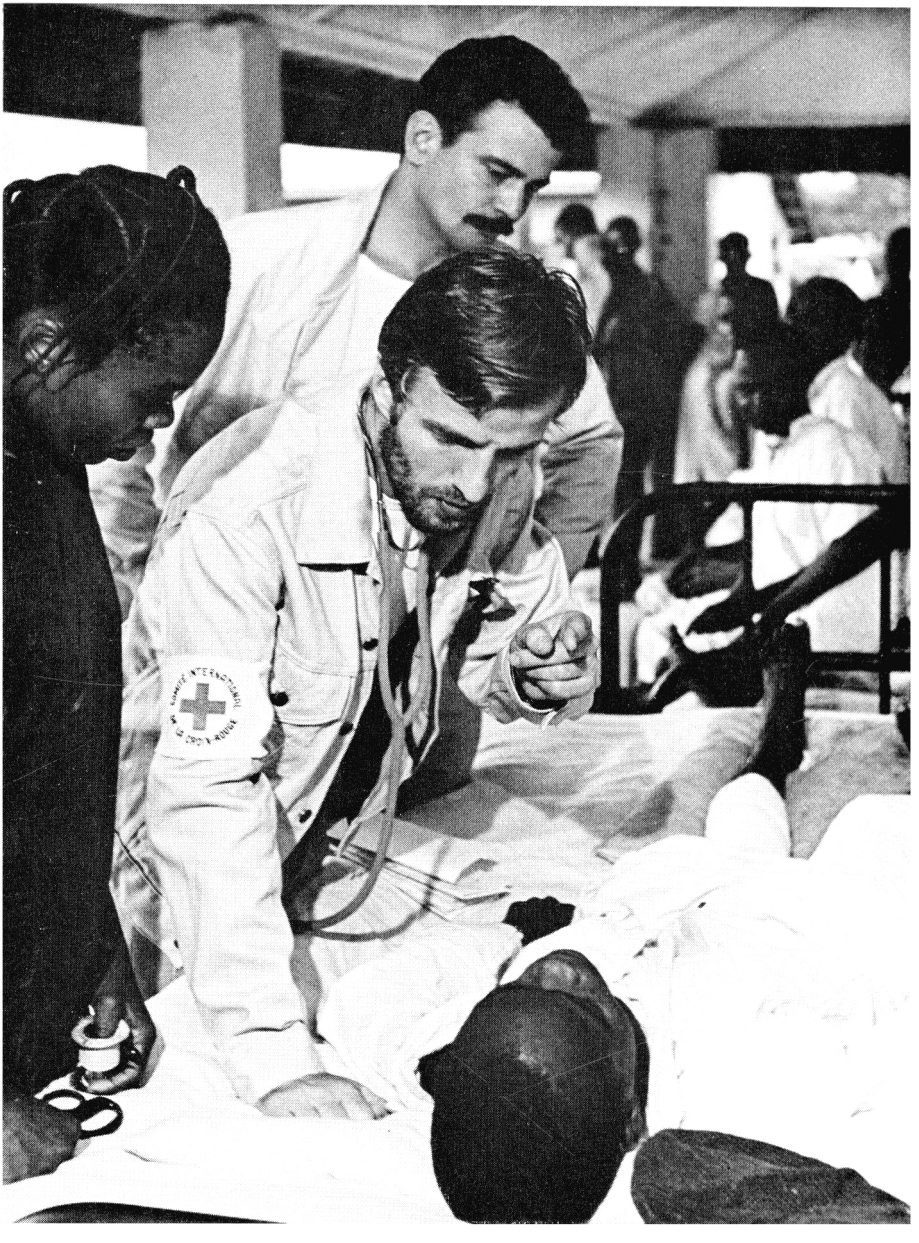


Photos CICR - Vaterlaus

Un enfant biafrais, dans un centre de transit du CICR, près de Umuahia.

Fuyant les zones de combats, des réfugiés...

... arrivent à un centre de transit et de ravitaillement du CICR.



Au centre de la Croix-Rouge, à Uturu, un délégué-médecin du CICR soigne un blessé.

Distribution de secours aux réfugiés.

tampons, contre-signatures, recomptes, palabres, reçus... la valse des stylos-bille s'éternise entre le chef de camp, le délégué de la Croix-Rouge biafraise et Troillet, qui réprime avec peine son impatience. Pendant ce temps, la femme du chef de camp fait déjà bouillir deux grandes bassines d'eau pour la fabrication du lait. Une mesure de lait en poudre pour dix mesures d'eau. Une grande tasse par réfugié matin et soir. Leurs gobelets en plastic bleu à la main, les gosses font la queue, hypnotisés par les bassines fumantes.

« Comme ils sont maigres. Regardez leurs jambes, on dirait qu'ils sont sur des échasses » s'exclame un photographe scandinave, tout jeune, qui accompagne le convoi. Troillet hausse les épaules: « A côté des autres qui n'ont pas la force de venir à la distribution, ceux-là sont gros et gras. Je ne m'en fais pas pour eux. Si vous voulez voir le vrai problème dans ce pays, suivez-moi ». La procession de travailleurs de la Croix-Rouge et de journalistes s'engage derrière lui sur une allée en sous-bois. A 150 mètres de la route une école technique, transformée en centre de réfugiés. C'est un ensemble de grands bâtiments disposés en carré autour d'une cour centrale comme on en voit souvent en Afrique. Un décor classique pour la région, mais dès le portail franchi, on entre dans un autre monde, un monde inhumain qui vous glace la peau. Sur le pas de chaque porte, dans tous les coins d'ombre des groupes de spectres immobiles, décharnés, au regard vide, à la peau d'un gris de cendre. Une résurrection des morts le jour du jugement dernier. On se frotte les yeux. On ne peut pas y croire. Dans le groupe des visiteurs, les conversations se sont tues. Les photographes n'osent pas prendre de photos. L'un d'eux se décide quand même mais le déclic de son appareil fait tellement de bruit dans le silence qu'il s'arrête aussitôt, terriblement gêné.

Sur le pas de l'ancienne salle de travaux pratiques (l'inscription est encore écrite sur le mur) une jeune femme assise tient serrée contre elle une petite masse difforme: son bébé. La jeune femme a dû être belle. On le voit à son visage qui n'est pas trop marqué. Mais son corps ridé, fripé, desséché, fini, est celui d'une très vieille femme. Elle n'a pas la force de parler et ne peut ni dire son nom ni d'où elle vient. Avec des gestes à l'extrême ralenti, elle ouvre les bras pour montrer son bébé. Ses petits bras maigres comme des ailes de poulet, s'accrochent à un sein qui n'est plus qu'une horrible enveloppe vide. Sous la peau diaphane du bébé, tendue comme celle d'un tambour, on voit avec précision la forme de tous les os de son corps. Ses cuisses ont la grosseur d'un pouce adulte. Une infirmière du groupe dit à voix basse: «On ne peut plus rien pour celui-là. Même si on l'expédiait dans le meilleur hôpital d'Europe, il ne pourrait pas être sauvé, par contre nous allons sauver la mère. Allons faire le compte de ceux pour qui il n'est pas trop tard ». Il faut alors entrer dans chaque bâtiment, dans chaque pièce. Dans les anciennes salles de classe, sous les dessins à la craie de couleur de tableaux noirs que personne n'a effacés, et qui ont servi à illustrer la dernière leçon il y

a longtemps à une époque où la vie était normale dans ce pays, des centaines de loques humaines semblent attendre la mort.

Dans chaque pièce l'arrivée du groupe d'étrangers provoque un faible frisson de curiosité. Dans la pénombre des silhouettes squelettiques se meuvent au ralenti. Des corps décharnés de femmes, d'enfants, de vieillards, se soulèvent lentement de leurs grabats, les yeux exorbités, pour retomber bientôt dans leur prostration. Les regards de grappes d'enfants sont particulièrement insoutenables, car un visiteur ne peut y lire qu'une terrible accusation. L'odeur, l'irréalité du spectacle et la chaleur d'étuve sont de trop pour certains. Une journaliste allemande éclate brusquement en sanglots et sort en répétant « Mon Dieu, mon Dieu, mais les gens ici sont comme ceux des camps de concentration. Pourquoi le monde permet-il des choses pareilles. » Un pasteur protestant aux cheveux gris, qui vient d'arriver d'Europe et qui accompagne lui aussi le convoi, se tient immobile un peu en retrait. Un filet de larmes coule sur ses joues burinées.

L'équipe de la Croix-Rouge s'affaire. Elle trie ceux qui peuvent être sauvés et qui sont transportables, fait boire des tasses de lait chaud, distribue un demi stockfish par personne. « Un demi poisson maintient un adulte vivant pendant trois jours » dit Troillet. Il s'assure auprès du chef de camp que les 7000 réfugiés du complexe de Nkporo recevront le minimum vital jusqu'à l'arrivée du prochain camion de la Croix-Rouge dans une semaine. « C'est une course contre la montre; la vie de dizaines de milliers de personnes dans mon secteur ne tient plus qu'à un fil, et ce fil c'est les secours que nous leur distribuons, c'est pour cela qu'il ne faut pas que ce fil soit coupé, » remarque Troillet.

Il faut partir. Il y a encore trois camps à visiter avant le soir. Dehors, le long d'un grand mur, un fossoyeur creuse des tombes. Une longue rangée de monticules oblongs où l'herbe repousse déjà. Seize trous recouverts de terre encore fraîche: les morts des deux derniers jours dans le groupe des cas désespérés de l'ancienne école technique.

La visite des camps continue; partout les mêmes scènes affligeantes. Il y a des camps modèles, qui montrent ce qui pourrait être fait si l'aide en matériel médical, nourriture spéciale, et personnel qualifié était plus massive. Au dispensaire d'Umu Okpara, à 7 km au nord d'Umuahia, 20 personnes dont 11 infirmiers et infirmières, presque tous biafrais s'occupent à merveille de 70 enfants ramassés dans la brousse près du front. Amenés à l'état de squelette, ils récupèrent de jour en jour et ont réappris à sourire. A Oboro, 10 km au nord-ouest d'Umuahia, 124 orphelins, eux aussi ramassés alors qu'ils erraient dans la brousse mourant de faim, sont en voie de guérison. Mais pour un camp qui fonctionne bien, il y en a dix où tout est à faire. Ces camps-là sont ceux loin des routes principales, un lourd handicap dans un pays où la guerre a rendu les communications très difficiles. Dans ces camps-là et dans ceux

qui sont près du front, les gens couchent dans la boue, souvent en plein air. Les équipes de secours sont accueillies par des masses hurlantes qui se jettent sur les sacs de nourriture et qu'il faut souvent repousser à coups de bâton pour ne pas être englouti et piétiné, une aventure qui a failli arriver à plus d'un délégué du CICR et notamment à M. Troillet et à son assistant.

Les spécialistes de la Croix-Rouge internationale au Biafra estiment qu'il y a à présent entre 3 et 4 millions de réfugiés dans le pays qui ne mesure plus en gros qu'une centaine de km de long sur autant de large, ce sont tous les Biafrais qui ont fui devant l'avance des troupes nigériennes, constante depuis le début de la guerre. Entre 800 000 et un million de personnes vivent dans les camps de réfugiés et devraient être théoriquement touchés par les secours de la Croix-Rouge, de « Caritas » ou du « Conseil Mondial des Eglises », les deux autres grandes organisations humanitaires au Biafra.

Le reste des réfugiés, soit 2 à 3 millions de personnes, vivent dans la brousse, les abords des villages et sur le bord de la route. Ce sont les plus déshérités. On ignore le taux de mortalité parmi ces gens, mais les vautours partout présents dans le ciel, l'odeur écœurante de cadavre qui flotte par nappes longues parfois de plusieurs kilomètres dans certains secteurs reculés, en disent long sur ce qui doit se passer dans les profondeurs de la brousse...

Le pont aérien de la Croix-Rouge au Biafra. — Haut dans le ciel, tissant dans la nuit d'Afrique un fil d'espoir pour des millions d'affamés, le quadrimoteur de la Croix-Rouge internationale fonce vers le Biafra. Dans ses flancs, neuf tonnes de vivres chargées à Fernando Poo. Au sol, une équipe du CICR qui a pris en charge l'aérodrome d'Obi depuis le 13 août, est prête à l'accueillir. Dans la petite tour de contrôle, camouflée au milieu de la brousse, le Suédois Colden consulte ses instruments. Dehors, indifférent aux rafales de pluie, le Norvégien Klevan, chef des opérations pour l'aéroport, attend en bout de piste, un « talkie walkie » à la main. Derrière lui s'étire une longue file de camions, tous feux éteints et espacés de 50 m. pour diminuer les risques en cas d'attaque aérienne. Ce sont eux qui emporteront la cargaison des avions qui se poseront cette nuit vers tous les centres de distribution de la Croix-Rouge internationale au Biafra.

Comme tous les soirs depuis l'entrée en service de l'aérodrome le 3 septembre, ils sont une vingtaine de Scandinaves et de Suisses du CICR à attendre l'arrivée du premier avion de la nuit. Pas une lumière, pas un son pour trahir l'existence de l'aérodrome. On pourrait passer à 20 mètres sans soupçonner sa présence. Brusquement, sur un signal de la tour de contrôle, l'aérodrome endormi se réveille et s'anime comme la scène d'un grand théâtre que le faisceau d'un projecteur fait passer de l'obscurité à la vie. Des gens courent. Des ordres fusent dans toutes les

langues. Comme par enchantement des centaines de petites lumières tremblotantes s'allument pour délimiter le pourtour de la piste. Moins d'une minute plus tard le quadrimoteur surgit de la nuit dans un vrombissement assourdissant. Ses deux gros phares blancs percent le rideau de la pluie. Le DC 6 atterrit sans même utiliser toute la longueur de la piste et vient s'immobiliser sur l'aire de déchargement. Aussitôt tous les feux de piste s'éteignent. L'aérodrome retombe dans l'obscurité et le silence. — « Un avion nigérien en maraude qui passerait aurait eu moins de deux minutes pour localiser le terrain et attaquer » fait remarquer un délégué de la Croix-Rouge. Déjà deux camions viennent encadrer le quadrimoteur et le déchargement commence. Le capitaine Pentti Palenius, et son copilote Vuppe Tuchinen, descendent du cockpit aussi imperturbables que s'ils venaient d'atterrir sur un grand aéroport international. L'équipage finlandais en est à son huitième atterrissage de nuit au Biafra. — « Oh oui on se fait encore tirer dessus, mais nous n'avons encore jamais été touchés » dit le copilote sans signe d'émotion. Une demi-heure plus tard, le DC 6 déchargé est reparti vers Fernando Poo. Les feux de piste n'ont été rallumés que pour son décollage. L'obscurité et le silence vont de nouveau régner sur le terrain d'Obi jusqu'à l'arrivée du prochain avion. Toute la nuit le manège épuisant va se répéter. Un peu avant l'aube, le dernier avion reparti, l'équipe au sol du CICR ira dormir quelques heures sous la tente ou à la petite ville voisine d'Uturu.

Un délégué de la Croix-Rouge internationale, M. Jean Krille, couche sous la tente en bordure du terrain depuis le 13 août — « pour assurer une présence du CICR 24 heures sur 24» dit-il. — «Il paraît, raconte-t-il, que l'aérodrome a déjà été bombardé plus de vingt fois depuis le début de sa construction...

... M. Krille et son équipe repartent demain pour la sécurité relative d'Umuahia et transmettent leurs pouvoirs à une équipe de Suédois et de Norvégiens arrivés il y a deux jours. Une des tâches de la nouvelle équipe sera de faire respecter la neutralité du terrain par les Biafrais, ce que M. Krille avait réussi non sans peine. — «Quand je suis arrivé, le 13 août, raconte-t-il, il y avait ici de nombreux soldats biafrais. Comme le CICR venait de conclure le matin même avec le Colonel Ojukwu un accord qui garantissait la neutralité du terrain, j'ai expulsé tous ces militaires, mais ça n'a pas été facile. J'ai dû faire repartir deux fois un jeune lieutenant qui voulait à tout prix installer ses canons de D.C.A. à côté de ma tente pour me protéger », disait-il...

... Les représentants de la Croix-Rouge qui couchent sur le terrain ont creusé des tranchées devant leur tente. Roland With a négligé cette précaution. — « Je n'ai pas eu le temps, dit-il, comme je suis bricoleur, j'ai toujours du travail. En ce moment, je m'occupe des feux de piste. Il n'y avait rien et nous avons dû les faire nous-mêmes. » Il montre avec fierté son invention: des rangées de bouteilles vides dont les mèches dépassent du goulot.

« Ce sont des bouteilles de bière vides que j'ai achetées par centaines à Uturu et que j'ai remplies de pétrole. Les mèches, nous les avons fabriquées avec du coton hydrophile et des bandes velpeau que nous a donnés une de nos équipes médicales. Chaque soir, je les fais placer en bordure de piste. Dès qu'un avion est annoncé, une bande de gamins biafrais que j'ai ramassés à Uturu et qui passent maintenant toutes leurs nuits en bordure de piste remontent les rangées de bouteilles en courant et les allument avec des torches que je leur ai confectionnées. Jusqu'à présent, aucun pilote ne s'est plaint de mon système, et il n'y a pas eu un seul accident »...

... Une autre équipe de la Croix-Rouge internationale est chargée de la distribution des secours dans les dépôts qui ont récemment été créés au chef-lieu de chaque province, encore aux mains des Biafrais. Cette équipe dispose déjà de 18 gros camions et espère en avoir une cinquantaine d'ici la semaine prochaine.

Le CICR a également envoyé au Biafra des équipes chirurgicales et médicales. Widen Matti, par exemple, est arrivé hier soir avec un groupe de 30 Suédois... Il est infirmier et travaille dans une équipe d'anesthésie à l'hôpital St. Erik de Stockholm. Les volontaires de la Croix-Rouge internationale au Biafra viennent de divers pays. On rencontre des Suisses et des Suédois bien sûr, mais aussi des Yougoslaves, des Norvégiens, des Français, des Danois et des Finlandais.

M. Ingolf Klevan, le directeur de l'aérodrome de la Croix-Rouge, désire que les activités du CICR ici continuent le plus longtemps possible. — « En ce moment, le front est à 18 km au nord-est et à 36 km à l'est. Souvent à l'aube, nous entendons les canons des Nigériens. Si l'aéroport tombe entre leurs mains, nous espérons que notre statut de délégués du CICR nous protégera ».